

LES CIGOGNES

NE REVIENNENT PAS TOUJOURS

David Ouairy

Table des matières

Quatre signaux.....	3
Prémonition.....	5
Propagation.....	7
Cigognes et saumons.....	9
Disparitions.....	11
Révélations.....	13
Désolation.....	15
Concessions.....	17
Compassion.....	20
Mission.....	22
Présentations.....	24
Remaniement.....	26
Approximation.....	28
Suite dans les idées.....	32
Code vestimentaire.....	33
Immersion.....	35
Suspension.....	38
Coopération.....	40
Plantes médicinales.....	42
Libération.....	44
Haute tension.....	46
Sa Majesté.....	47
Médecine traditionnelle.....	49
Première vision.....	51
Traditions.....	53
Expédition.....	55
Frustration.....	58
Pétition.....	60
Lotus des dieux.....	62
Confrontation.....	65
Célébrations.....	67
Interrogation.....	69
Explosion.....	72
Promesses et constellations.....	76

Hors de question.....	77
Extorsion.....	79
Portes et trésors.....	81
Fuite d'informations.....	82
Médailles et convictions.....	85
Débordante imagination.....	88
Intuition.....	90
Signes de protection.....	91
Érection et frictions.....	93
Réincarnation.....	96
Illumination.....	99
Premières conclusions.....	101
Résurrection.....	102
Reconversion.....	104
Jubilation.....	105
Humiliation.....	108
Prostration.....	111
Adoption et explications.....	111
Impressions et inscription.....	112
Retour des cigognes.....	115

Quatre signaux

Avant de remettre l'espèce humaine à la place qui lui correspond, elle envoya quatre signaux. Une danseuse, un immigré, une avocate et un intellectuel placés en observation.

Après quelques consultations à l'échelon supérieur, les directeurs d'hôpitaux donnèrent leurs premières consignes : isoler les patients pour éviter tout risque de contagion et faire taire les rumeurs jusqu'à ce qu'une explication scientifique soit trouvée. En coulisses, les quatre cas parvinrent aux oreilles gouvernementales.

« J'espère que vous avez une bonne raison pour me réveiller à une heure pareille ! » lança le ministre de la Santé au messenger qui avait hérité de ce rôle ingrat.

Une heure plus tard, le ministre se réunit avec ses conseillers, quelques médecins et un analyste. On lui remit plusieurs rapports. Jugeant que lire toutes ces pages lui ferait perdre un temps précieux, il exigea un résumé de la situation. L'analyste fut le premier à intervenir. Un déluge de chiffres s'abattit sur l'auditoire.

« Quelqu'un va-t-il me dire ce que j'ai besoin de savoir ? » coupa le ministre en allumant sa troisième cigarette.

L'analyste se rassit et trifouilla dans ses notes à la recherche d'un chiffre clé.

« Les descriptions cliniques et les résultats des laboratoires ne nous apportent aucune information, répondit un jeune diplômé récemment arrivé au ministère, en qui le ministre voyait un grand potentiel. Aucune anomalie signalée, aucun facteur de risque identifié. Les victimes semblent simplement endormies. L'unique problème, c'est qu'elles ne se réveillent pas.

— De combien de personnes parlons-nous ?

— Quatre, pour le moment. »

Le ministre écrasa sa cigarette à peine allumée, s'accorda un temps de réflexion et fronça les sourcils, comme si un détail important venait de lui sauter aux yeux.

« Quand le premier cas nous a-t-il été notifié ?

— Justement, sur ce point, ce n'est pas très clair, balbutia un des conseillers.

— Ma question ne peut pas être plus claire », s'impatienta le ministre.

Le conseiller tira sur le nœud de sa cravate et se noya dans ses explications. Il entendit le ministre tousser, signe de mauvais augure qui le poussa à en venir au fait. Le ministère avait été informé du cas de la danseuse la veille au soir et avait immédiatement appelé le directeur de l'hôpital. L'homme s'était plaint et avait porté une attaque violente contre les fonctionnaires de ce ministère, les accusant de ne jamais décrocher le téléphone. Après une révision des communications, on avait découvert plusieurs emails ignorés qui supposaient une perte de temps de près de quarante-huit heures.

« La presse est-elle au courant ? s'inquiéta le ministre.

— Pas à ce que nous sachions », répondit l'homme de chiffres.

Le ministre se gratta le menton, soulagé.

« Les médecins ne savent plus quoi dire aux familles, dit un homme trapu aux manches mal retroussées assis en bout de table.

— Chacun ses responsabilités, conclut le ministre.

— Il a l'air sûr de lui, glissa l'homme trapu à un conseiller du ministre.

— Je suis dans la politique depuis vingt-cinq ans. J'en ai vu passer, des ministres, croyez-moi. Et je vous garantis que celui-ci est le meilleur que j'ai connu. Savez-vous pourquoi ? (L'homme trapu haussa les épaules). Parce qu'on le nommerait ministre de l'Intérêt général si le poste existait. »

À l'issue de la réunion avec ses conseillers, le ministre de la Santé téléphona au président.

« Comment ça, endormis ? Qu'on les réveille, parbleu ! s'exclama le chef du gouvernement qui ne comprenait pas pourquoi on l'avait tiré du lit à cause de quatre gros dormeurs.

— Ils dorment depuis plus de quarante-huit heures.

— Charles, il va falloir que vous m'expliquiez pourquoi je n'ai pas été informé de tout cela avant. »

Le ministre promit des explications et une enquête interne, mais plus tard, on avait déjà perdu trop de temps.

« Nous devrions notifier ces cas de léthargie aux experts internationaux.

— Pour des simples endormis ?

- Il s'agit d'un évènement inhabituel avec un risque pour la santé publique. Une des victimes est un jeune de race africaine, il n'a toujours pas été identifié.
- Êtes-vous en train de me dire qu'il y a un risque réel de propagation internationale ?
- Oui, monsieur le Président. »

Le ministre de la Santé savait que les prochains jours allaient être longs. Les experts lui demanderaient de leur envoyer au plus vite toutes les informations de santé publique dont il disposait et il réunirait ses conseillers pour déterminer ce qui serait filtré à la presse.

Trois jours plus tard, sur la base de l'avis du comité d'urgence et des rapports envoyés par les pays affectés, les experts internationaux déclarèrent l'état d'urgence de santé publique de portée internationale.

Prémonition

En apercevant l'imposant édifice, Priya se demanda pourquoi les hôpitaux se ressemblaient tous. Un ambulancier reconnut la voiture des Goodwill et vint prendre des nouvelles de leur fille.

Les infirmières saluèrent Susanne et Eliot, puis se pressèrent autour de leur fille pour l'embrasser. L'anesthésiste préférée de la petite la serra dans ses bras et lui demanda quand elle cesserait de grandir. Elle accompagna la famille jusqu'à la salle d'attente, le docteur Chapot allait sortir du bloc opératoire pour les recevoir.

« J'ai fait un rêve étrange cette nuit, confia Priya à sa mère. J'étais dans un pays lointain entouré de montagnes. Certaines étaient même recouvertes de neige.

- Vraiment ? Il devait faire très froid.
- J'avais froid et j'étais fatiguée, mais une force étrange me poussait à continuer.
- Et comment sais-tu que tu te trouvais dans un pays lointain ? Chez nous, il y a aussi des montagnes.
- Celles-ci étaient gigantesques, elles montaient jusqu'au ciel. Et il y avait des couleurs partout.
- Comment étaient les gens ?
- Ils portaient des robes colorées et souriaient tout le temps. Et il y avait un roi.
- Un roi avec une couronne ?
- Non, il ne portait pas de couronne.
- Comment sais-tu que c'était un roi ?
- Il vivait dans un grand palais et tout le monde le respectait.
- Je serais curieuse de connaître ce pays.
- Mais tu étais là, Maman ! répondit l'enfant naturellement. Tu portais aussi une jolie robe mais tu avais l'air épuisé. »

Susanne se réjouit à l'idée de figurer dans le rêve de sa fille, même fatiguée.

« Et où allions-nous, mon ange ? »

La petite se redressa soudain, des étincelles dans les yeux.

« Nous étions à la recherche d'un trésor. Le roi disait que nous pouvions aller le chercher. Maman, est-ce que tu crois aux trésors ? »

Susanne réfléchit un instant. C'était une question qu'elle avait cessé de se poser depuis trop longtemps.

« Je crois que les trésors existent pour ceux qui les cherchent. »

Le docteur Chapot apparut en blouse blanche, un dossier médical entre les mains.

« Tu as l'air en pleine forme ! Comment te sens-tu ?

— Ella va bien », répondit Susanne.

Le chirurgien reposa sa question en regardant Priya et ouvrit son dossier. La petite confirma ce qu'il savait déjà : elle s'essouffait rapidement et se sentait toujours fatiguée. Il accompagna sa lecture de hochements de tête pour lui faire comprendre qu'il écoutait ce qu'elle disait. Il se leva et fit un signe à l'anesthésiste aux ongles verts restée sur le seuil de la porte pour l'inviter à entrer. Il la pria d'emmener la petite dans une salle réservée au personnel.

« Ce que j'ai à vous dire est très désagréable, dit le cardiologue en se tournant vers Susanne et Eliot. Le dernier cathétérisme de Priya ne m'a pas convaincu. J'ai consulté quelques collègues, j'avais besoin de plusieurs avis. La cyanose de votre fille s'est fortement aggravée. Je crains qu'une nouvelle intervention ne soit nécessaire. »

Les yeux de Susanne s'arrêtèrent sur les plaques fixées au mur. *Diplômé de Cardiologie et Affections vasculaires. Diplômé de Pédiatrie et Puériculture.* Elle se demanda à quoi servaient tous ces diplômes si personne n'était capable de réparer le cœur de sa fille.

« Vous rendez-vous compte de ce que cela signifie ? dit Eliot. Priya commence à peine à retrouver une vie normale et vous nous annoncez que nous nous trouvons en face d'une nouvelle marche ? Tout ceci ne va donc jamais terminer ?

— Comme vous le savez, la dernière opération n'a pas pu se réaliser comme nous le souhaitions. Nous n'avons effectué qu'une intervention palliative, et nous savions que de nouvelles complications pourraient survenir. Susanne, Eliot, j'ai le regret de vous informer qu'il s'agit d'une opération plus risquée que les précédentes. »

— Combien ?

— Je vous demande pardon ?

— Combien de chances a Priya de s'en sortir ?

— Il s'agit d'une opération extrêmement compliquée, il est difficile de...

— Docteur, je vous en prie. Pas avec nous.

— Entre dix et quinze pour cent. »

Susanne se leva et quitta la pièce en sanglots.

« Eliot, la santé de votre fille se détériore de jour en jour. Je ne vous cache pas que les risques sont élevés, mais si nous ne faisons rien, nous la perdrons de toute façon. Personne ne connaît mieux que moi le cœur de Priya. Je suis prêt à l'opérer mais j'ai besoin de votre accord.

— Quand pourriez-vous intervenir ?

— D'ici un mois, peut-être moins.

— Docteur, ma femme et moi sommes conscients que Priya n'aurait jamais survécu toutes ces années sans vous. Faites ce qui doit être fait pour sauver notre fille. »

Une fois seul, le chirurgien sentit que l'abattement était en train de l'envahir. Il regarda à nouveau le schéma du cœur qu'il avait dessiné dix ans auparavant, se demandant comment Priya avait pu vivre aussi longtemps avec un cœur aussi complexe.

Propagation

Les experts qualifièrent de brillante l'allocution télévisée du ministre de la Santé. Un ton solennel, des paroles rassurantes, une dizaine de mots appartenant au champ lexical de la sécurité, des yeux braqués sur la caméra pour adresser un message personnel à chaque citoyen : tout y était.

Pourtant, le lendemain, on sentait que la peur avait envahi la rue, surtout chez les anciens qui savent que l'annonce d'une tempête peut cacher un cyclone. Le clou de l'obsession entra dans les premiers crânes et les mots qui fermentaient dans les esprits remontèrent jusqu'aux lèvres. Une léthargie inopinée est quelque chose d'abstrait qui ne touche que les autres, mais une épidémie !

« Les épidémies sont d'une autre époque, lorsque les gens ne se lavaient pas, commenta un moustachu dans un bar.

— Ne sous-estimez pas les épidémies, répondit un professeur d'histoire. Le discours que vous tenez est le même que celui qui a précédé la grippe espagnole.

Quarante millions de morts ! Qui l'avait prédit ? Et que dire de la peste noire ?

— C'est bien ce que je dis, nous parlons d'une autre époque, insista le moustachu.

— Et que dites-vous du SIDA ? »

Le moustachu fut sur le point de dire que cette maladie n'affectait que ceux qui la cherchaient, mais il fut devancé par un homme en costume qui lisait le journal accoudé au bar.

« Remettons-nous en à la science. »

La science, justement, qui possède l'incalculable vertu de mettre tout le monde d'accord, était enlisée au milieu de ses incertitudes. Pourtant, personne ne pouvait reprocher aux scientifiques de dormir sur leurs diplômes. On rassembla des données, on interpréta des courbes et des graphiques, on compara des dossiers médicaux, on procéda à toutes sortes d'analyses à la recherche d'un germe et de vecteurs de la maladie. Mais les scientifiques penchés sur la léthargie étaient confrontés au même problème que les sages penchés sur le monde : plus ils l'étudiaient, moins ils la comprenaient.

« A-t-on identifié les zones affectées ? demanda un jeune expert excité par sa première situation d'urgence.

— C'est bien le problème, rétorqua un de ses collègues en désignant un planisphère criblé de points rouges. Comme vous le voyez, nous ne parlons pas d'un, mais de multiples foyers. Nous ignorons toujours la période d'incubation et la source du fléau. »

Le jeune enthousiaste proposa d'adopter toutes les mesures nécessaires pour protéger la population. Les autres le regardèrent comme s'il venait de naître, comme si l'argent et le pouvoir n'avaient pas leur mot à dire dans cette affaire.

Les médecins, vers qui tous les regards étaient tournés, accumulèrent les nuits sans sommeil. Les consultations se multiplièrent, le moindre picotement de gorge devint alarmant.

« Docteur, dites-moi que je vais bien, je vous en supplie ! implora une mère de famille qui s'était réveillée avec de la fièvre. »

Le médecin, qui connaissait la famille depuis plus de trente ans, identifia les symptômes classiques d'une grippe bénigne.

« Vous n'avez rien du tout, trancha-t-il après avoir écarté toutes les autres hypothèses.

— Pourquoi lui avoir menti ? lui demanda son assistante, une fois la patiente partie.

— Parce qu'elle me l'a demandé. »

Les autorités, qui ignoraient quand le pic épidémique serait atteint, annoncèrent chaque jour des centaines puis des milliers nouveaux cas de léthargie. Tout le monde connaissait quelqu'un qui s'était évanoui sans crier gare, chez lui ou dans la rue, comme on débranche une machine.

« Monsieur le Président, les experts viennent de nous communiquer leurs recommandations temporaires, annonça le ministre de la Santé à une heure tardive.

— Et ?

— Ils suivent à la lettre le protocole d'urgence. Contrôle des personnes, mise en quarantaine des infectés potentiels, inspection des bagages et des marchandises, désinfection... Tout y est.

— Combien de temps ?

— Trois mois, peut-être plus s'ils décident de prolonger les mesures.

— Nous ne pouvons plus nous permettre le luxe de perdre une seconde de plus, Charles.

— Les équipes d'inspection sont déjà en route vers les principaux aéroports. »

Les inspecteurs occupèrent rapidement les principaux points d'entrée et de sortie des gares et des aéroports. Ils collèrent des affiches et des circulaires sur les portes et sur les murs pour informer les voyageurs, mais les termes employés tels que dératisation, désinsectisation et mesures prophylactiques effrayèrent plus qu'ils ne rassurèrent.

Rien n'échappa aux premières inspections : personnes, bagages, cargaisons, conteneurs, marchandises et colis postaux furent soigneusement examinés à chaque point d'entrée. On aménagea des zones spéciales afin de placer en quarantaine les voyageurs en provenance de régions affectées.

Un problème considérable compliqua la tâche des inspecteurs. Les victimes ne présentaient aucun symptôme visible avant de s'endormir et on ignorait tout de la léthargie, y compris la période d'incubation et le mode de transmission.

À défaut de critères objectifs et de directives claires, l'instinct devint le fondement du jugement. Ainsi, se trouvèrent rapidement placés dans la même salle des enrhumés, des sportifs blessés, des personnes en situation de handicap physique ou mental, des dépressifs, des angoissés, des jeunes rebelles, des vieux courbés, des asthmatiques, des enfants à lunettes, des personnes trop laides ou mal habillées au goût des inspecteurs.

« Pourquoi emmenez-vous ma femme ? demanda un mari affolé.

- Nous l'avons entendu tousser sèchement, répondit l'inspecteur.
- Voyons, elle était en train de manger. Elle a avalé de travers, voilà tout !
- Simple précaution.
- Je connais mes droits, vous ne pouvez pas me soumettre à un examen médical sans mon consentement ! » lança un avocat, l'index levé.

La femme qui toussait, son mari et l'avocat qui connaissait ses droits furent placés en quarantaine.

Cigognes et saumons

Pendant que les experts internationaux recommandaient la mise en place de barrières internationales pour freiner la léthargie, un adolescent aidait son père à construire une clôture.

« Crois-tu que nous la terminerons aujourd'hui ?

- Il vaudrait mieux. Je ne veux pas que Tempo dérange les voisins plus longtemps. »

Le garçon entendit des aboiements et se retourna. Il reconnut Priya devant le portail. Il l'avait rencontrée quelques jours plus tôt, lorsqu'il s'était introduit dans son jardin pour récupérer l'animal. Il remarqua que Tempo remuait la queue, visiblement heureux de cette visite inattendue.

« Je crois qu'il t'apprécie beaucoup.

- C'est toi qui l'as baptisé Tempo ?
- C'est une idée de mon père. Il dit qu'il est comme le temps, qu'une fois parti, personne ne peut le rattraper.
- Il est puni ? demanda la petite en voyant la grosse chaîne autour du cou de l'animal.
- Non, mais il s'échappe tout le temps. Certains voisins commencent à se plaindre.
- Tu aimes les cigognes ?
- Les cigognes ?
- Oui, ce sont de grands oiseaux blancs avec des ailes noires qui habitent dans des nids énormes, au sommet des églises. Il y en a ici. Tu veux aller les voir ?
- Je ne peux pas, je dois aider mon père à terminer la clôture. »

Habib se retourna et vit son père qui observait la petite.

« Comment t'appelles-tu ?

- Priya.
- C'est un prénom indien, n'est-ce pas ? »

L'enfant hocha fièrement la tête.

« Elle habite de l'autre côté du champ, dit Habib. Tempo va souvent dans son jardin, elle voulait juste lui dire bonjour.

- C'est gentil de ta part, dit le père en regardant le chien qui ne cessait de chercher la main de Priya. Il arrêtera bientôt de vous déranger.
- Il ne nous dérange pas.
- Habib, apporte-moi un verre d'eau. Je meurs de soif et nous devons terminer la clôture avant la nuit. »

Le garçon obéit sans discuter.

« Tu habites dans une maison avec une cabane et une balançoire, pas vrai ? »

— Oui.

— Je sais que Tempo aime s'y promener, l'herbe y est toujours fraîchement coupée.

Dis à tes parents qu'il ne viendra plus rôder par chez vous, d'accord ? »

Priya acquiesça et repartit lentement. En se retournant, le père du garçon remarqua que le rideau de la cuisine bougeait encore. *Il ne manquait plus que cela.*

Les jours qui suivirent, chacun essaya de son côté de provoquer le destin qui leur était réservé, Habib avec son chien, Priya avec son vélo, et il fallut moins d'une semaine pour que se matérialise ce qui était écrit. Leurs chemins se croisèrent à nouveau dans le bois qui séparait les deux maisons et ils parlèrent pendant des heures, assis à l'ombre d'un grand châtaignier.

« Tu aimes marcher ? »

— Je ne sais pas, répondit l'adolescent. Je ne me suis jamais posé la question. Je marche parce qu'il faut marcher. Dans le village où je suis né, personne n'a de voiture. »

Priya était fascinée par les yeux du garçon, deux émeraudes scintillantes.

« Au moins, vous n'avez pas à surveiller vos chiens lorsqu'ils traversent la route. »

— Chez nous, les chiens sont libres, ils n'ont pas de maître.

— Mais qui leur donne à manger ?

— Tout le monde. Et ils savent trouver eux-mêmes de quoi se nourrir. »

Priya ne sut que répondre, elle n'avait jamais imaginé des chiens sans maître.

« Tu veux voir les cigognes ? »

Le garçon sourit et accepta. Avant d'arriver au village, ils aperçurent le clocher qui s'élevait au-dessus des tuiles, puis l'énorme nid, juste à côté des cloches. Mais ils ne virent pas les cigognes. Ils s'approchèrent de la camionnette du poissonnier, stationnée au centre de la place du village. Habib, attiré par une truite qui semblait le regarder, posa sa main sur la glace.

« On ne touche pas au poisson ! » s'écria le poissonnier en sortant de l'arrière du véhicule, une caisse dans les bras.

Le garçon retira sa main en sursautant. Le poissonnier posa la caisse sur son étal et les dévisagea.

« Vous les avez pêchés vous-même ? demanda Priya en désignant les merlans. »

— Non, je paye pour qu'on me les amène.

— Vous devez être très riche.

— Crois-tu qu'un homme riche aurait une vieille camionnette comme celle-là ? »

La petite haussa les épaules et posa la question qui l'intéressait vraiment.

« Avez-vous vu les cigognes ? »

— Je crains qu'elles ne soient déjà parties.

— Où ?

— Ma foi, je ne sais pas. Ma spécialité est le poisson, comme tu peux le voir. Mais j'ai bien peur qu'elles soient déjà loin à l'heure qu'il est.

— Pourquoi ? Elles n'étaient pas heureuses ici ?

— Si, elles étaient très heureuses. C'est d'ailleurs pour cela qu'elles ont construit leur nid ici. Mais le froid est trop rude pour les cigognes. Elles ont migré vers les pays chauds pour passer l'hiver.

— Vous ne pouvez pas aller les chercher ? »

Le poissonnier éclata de rire et redevint sérieux en lisant la déception sur le visage des enfants.

« Savez-vous ce que c'est ? dit-il en leur montrant un saumon.

— Un saumon !

— Exact, répondit le poissonnier en hochant la tête pour féliciter le garçon. Les saumons sont des poissons très courageux. Lorsqu'ils sont suffisamment forts pour pouvoir voyager, ils quittent leur ruisseau natal pour rejoindre l'océan. Un jour, ils décident de revenir. Ils traversent à nouveau l'océan, luttent contre les courants froids et les prédateurs, franchissent des cascades jusqu'à ce qu'ils retrouvent le ruisseau où ils sont nés. Beaucoup d'entre eux y laissent leur vie, c'est un voyage épuisant et très dangereux. Ceux qui survivent, une fois arrivés, se reproduisent et consacrent leurs dernières forces à la protection de leurs œufs jusqu'à ce que naissent les jeunes saumons. »

Les enfants, captivés par le récit du poissonnier, regardèrent le saumon avec compassion.

« Je crois que les cigognes sont comme les saumons. Leur instinct les poussera à revenir, un jour ou l'autre.

— Vous croyez qu'elles seront là demain ? demanda Priya.

— Tu devras être un peu plus patiente. Elles reviendront dans quelques mois, au printemps. »

Le poissonnier regarda les enfants s'éloigner tête baissée, intrigué par le teint bleuté de Priya.

Disparitions

Une poignée de journaux étalés sur son bureau, le ministre de la Santé grimaça à la vue des gros titres. Le ministère venait de publier son dernier rapport sur la léthargie faisant état de plus de cinq cent mille endormis sur le territoire depuis l'évanouissement de la danseuse. L'unique nation épargnée jusque-là, une petite île du Pacifique, venait de recenser sa première victime. Certains journaux montraient du doigt l'incompétence des médecins, la réaction tardive du gouvernement et sa mauvaise gestion de la crise. D'autres appelaient à l'unité de la nation pour sortir au plus vite de la crise sanitaire, remettant à plus tard l'attribution des fautes.

Après une nouvelle journée interminable de réunions, de consultations et de réflexions, le ministre observa avec une profonde tristesse les rues désertes qui défilaient devant lui.

« Nous sommes arrivés », murmura le chauffeur.

Le ministre alluma une cigarette et remarqua que son chauffeur le regardait avec insistance dans le rétroviseur.

« Je t'écoute, Phil.

— Je ne devrais pas vous le dire, mais je vous avoue que cette histoire me fout la trouille. J'espère que tout cela va bientôt terminer.

— Moi aussi, Phil. »

Le ministre trouva sa femme dans le salon, assise devant le piano blanc. Elle le vit dans le miroir, cessa de jouer, se retourna et soupira en constatant qu'elle avait devant elle l'épuisement personnifié.